

## Émile Nelligan et la littérature québécoise

Alfonso Buelvas Garay  
*Université du Cauca (Colombie). Université de Tours (France)*

### Présentation

Depuis plusieurs années, la littérature francophone a suscité un bon nombre d'études, et tout porte à croire qu'ils ne s'arrêteront plus jamais jusqu'à constituer un livre unique dont les littératures nationales ne seront que les chapitres. L'impression dominante est de voir la littérature française comme une sorte de bloc singulier, et d'autant plus volontiers que la France et plus particulièrement, Paris ont exercé indéniablement un pôle d'attraction pour artistes et créateurs du monde entier. Il y a en réalité, une foule de rassemblements divers qui brillent en français sous le soleil de tous les continents.

L'aventure littéraire au Québec date déjà d'une longue tradition. Elle a été définitive dans l'affirmation de l'autonomie politique et culturelle. Dans ce sens la poésie fonctionne comme un manifeste où les mots se mettent en place pour affirmer une identité. Emile Nelligan est le personnage principal de cette aventure. Il incarne, plus qu'aucune autre figure au Québec, le symptôme d'une littérature québécoise. Le culte qu'on lui voue aujourd'hui montre son importance dans la culture du Canada français, il est venu conjurer l'angoisse de perdre une langue par l'avalanche d'une autre que s'imposait à toute vitesse. Grâce à cette écriture tâtonnante d'un jeune homme de 17 ans, le Québec peut se dérober au regard de l'autre comme une tentative de rapprochement culturel et intellectuel d'égal à égal.

Ce processus littéraire au Québec, n'as pas été absent des profonds paradoxes, des multiples évolutions enfin, d'ambiguïtés permanentes, où conflits, mythifications et *lucidités frénétiques* ont désormais constitué ce qui définit cette entité que l'on appelle littérature québécoise.

## Une poétique.

L'œuvre d'Emile Nelligan est avant tout celle d'un adolescent sensible et en quête de construire un univers. Pour aboutir à cet objectif, il n'a pas hésité au passage à l'imitation et l'idéalisation de ses «pairs». Pourtant au-delà de cette exigence intime du poète, existe l'affirmation d'une œuvre qui assume, parmi d'autres thématiques, la mort et la souffrance comme chemins d'une poésie nouvelle. Ne serait-ce donc pas dans ce sacrifice du poète que se situerait sa force comme l'affirme Hegel dans son célèbre épigraphe: "La mort est ce qu'il y a de plus terrible et maintenir l'œuvre de la mort est ce qui demande la plus grande force?". C'est justement ce choix, dans un premier temps, de devenir poète, et ensuite de le faire avec son propre moi déchiré comme une sorte de dédoublement en méta-récit, qui conduit Jacques Michon à affirmer ceci: "Vouloir être poète au sens où Nelligan l'entendait, c'était choisir une position d'exclusion. Dans cette société, il n'y avait de place que pour le bourgeois dilettante chez qui «la poésie n'est qu'un délassement délicat, auquel on veut bien permettre de charmer la vie, mais non de l'absorber.» Henry Desjardins disait: 'la littérature n'est qu'un moyen intelligent d'occuper des loisirs, ce n'est pas un métier'. Le poète plus exigeant qui ne supportait pas de compromis, qui refusait de confondre art et divertissement, littérature et loisir, qui demandait à la poésie autre chose qu'un «délassement délicat» devait se contenter de la part maudite" (MICHON, 1983: 30). Jacques Michon ajoute: "Dans ce système symbolique, choisir l'art et la poésie de manière exclusive, c'était choisir à coup sûr la mort et la folie. Littérature et folie devenaient ainsi complices, unis par un rapport obscur et constitutif. L'art et la déraison se retrouvaient du même côté de la barre qui le voulaient l'un et l'autre au refoulement et au démenti. Le poète comme le fou devait être refoulé, exilé, interné. Les qualifications respectives du poète et du fou graduellement se confondaient. Lorsque Nelligan écrivait «je veux être fou», il disait en même temps «je veux être poète» et vice versa. La passion de la littérature était assimilée à la passion de la folie, la folie de la littérature devenait la littérature de la folie. Ainsi s'établissait en creux un contrat obscur entre le «poète maudit» et sa société. Dans son œuvre Nelligan ne cessera de raconter l'histoire de ce contrat, d'en faire le récit, d'en retracer les étapes"(MICHON, 1983: 31).

*Nelligan n'était pas fou*, tel est le titre de l'ouvrage de Bernard Courteau, pour souligner le grand drame de Nelligan. Quarante ans d'asile et le poète conserve, dans son isolement, la mémoire de ses textes. A partir de ce constat et d'autres que Courteau a pu préciser, il mène une bataille en faveur de la vérité sur Nelligan. Il tente de prouver que la démarche nelliganienne, si bien elle a été dominée par l'expérience de la mort et de la déchirure, elle est le lieu précieux d'une littérature naissante. D'autres intérêts se cachaient derrière le mythe Nelligan, et Bernard Courteau les dénonce: "Les valeurs, comme les temps –qui sont leur alibi- changent. Il serait peut-être temps et sain d'admettre enfin, pour

rendre un triple hommage à Nelligan, à nous-mêmes et à la vérité, qu'à la lumière de ces faits, les exclusions, les inclusions qui nous sont adressées ou que nous formulons nous-mêmes (la norme s'intériorise si facilement!) nous agressent mutuellement et font de nous de réciproques victimes et que Nelligan, devant l'énormité de l'ostracisme, de l'incompréhension et de l'indifférence générale (qui n'avoue, qui ne se sécurise que devant le rentable), à préféré démissionner et jouer le jeu, plutôt que d'avoir à s'épuiser en vains efforts pour devenir esclave; lui qui avait le goût de tous les prestiges et des plaisirs du verbe." (COURTEAU, 1986: 78).

Nelligan est le poète assassiné d'Apollinaire. Il reste à établir les mobiles de cet assassinat. Avec cette mort ce n'est pas l'homme qu'on assassine; c'est pour reprendre l'idée de Daniel Leuwers, de «*la poésie assassinée*» (LEUWERS, 1998: 74).

### **Labyrinthes, exil et mort.**

C'était un grand Vaisseau taillé dans l'or massif.  
Ses mâts touchaient l'azur sur des mers inconnues;  
La Cypirine d'amour, chevaux épars, chairs nues,  
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil  
Dans l'Océan trompeur où chantait la sirène  
Et le naufrage horrible inclina sa carène  
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.  
Ce fut un Vaisseau d'or, dont les flans diaphanes  
Révélaient des trésors que les marins profanes,  
Dégout, Haine et Névrose ont entre eux disputés.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?  
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté?  
Hélas! Il a sombré dans l'abîme du rêve.

E. Nelligan. *Le Vaisseau d'or*.

Le Vaisseau d'or met explicitement en œuvre le destin tragique du poète que fut Nelligan. Les labyrinthes du naufrage ou de l'abîme du rêve semblent signaler l'émergence indiscutable de la mort, tout en donnant une idée noble de l'aventure poétique comme idéal de vie et réalisation de soi. La nostalgie manifeste dans le premier vers, annonce les tendances profondes du langage de Nelligan qui, comme le signale Claude Beausoleil, n'ont pas encore été tout à fait décodées: "C'est ce souvenir, cet «imparfait», qui surnage au-dessus du naufrage, celui du poète et de son droit à l'expression entière de ses intuitions poétiques, celui aussi du rêve qui doit affronter la dure «réalité à êtreindre» comme l'a pressenti

également Rimbaud son frère de sang. C'est peut-être là une des constantes de l'attraction produite par Nelligan, l'homme et l'œuvre, sur plusieurs générations successives de lecteurs, que de dire et affirmer comme une nécessité un désir «massif» d'être, d'exister et ce jusqu'au risque de "sombrier dans l'abîme du rêve." (1999: 21).

Le double isolement: La poésie de Nelligan se perpétue au Québec. Paradoxalement tandis que l'œuvre et le personnage tissent des liens intenses avec le succès, l'homme était condamné à l'isolement dans la Retraite de Saint-Benoît, sans reconnaissance aucune et de plus, déchiré par un espace clos. Le poète affronte un double exil. D'abord isolé de son milieu familial par une consécration à l'écriture mal comprise de son père et ensuite isolé par le sentiment d'être coupé d'autrui. Il faudrait se demander dans quelle mesure cet isolement est conséquence de son investissement dans l'écriture, mais aussi dans quelle mesure ses possibilités ont été anéanties renvoyant le poète dans une immobilité créative aliénante dont il devient incapable de se délivrer.

Paul Wycsynski, analyste de premier ordre de l'œuvre de Nelligan, souligne les thèmes principaux du poète: *ceux de l'idéal, du rêve, de la religion et de la mort*. Pour Wycsynski c'est cette quadruple *nervure psychologique* qui constitue l'univers poétique nelliganien

*Le Vaisseau d'Or* n'échappe pas à cette détermination, et la mort est évidemment une obsession chez Nelligan. La sensation de perdre pied avec la réalité et de s'enfoncer sans recours dans un abîme, s'accompagne de cette notion qui n'est pas considérée d'abord pour elle-même, mais plutôt comme un contraire à la vie. La mort est donc dans la poésie de Nelligan le symptôme d'un profond malaise qui ne peut se résoudre que dans la marginalité et le malheur où l'auteur est plongé quarante ans de sa vie. De tout ce drame, la fascination d'un mythe se détache: Emile Nelligan. "Jamais Nelligan ne cachait son inquiétude, inquiétude aiguë, persistante et douloureuse. Son cœur en débordait par moments et son esprit s'en nourrissait chaque fois qu'il essayait de traduire ses états d'âme en images. Les sensations captées par les sens et converties par la suite en images, se dissipent presque toujours en soupirs, en frissons, en exclamations inachevées. Ce climat d'incertitude et d'interrogations étend un voile de tristesse. Nelligan acceptera d'y vivre, poussant ses sentiments désordonnés jusqu'à une angoisse idolâtrément exaltée." (WYCZYNSKI, 1960: 205).

Tous les spectres qui accompagnent l'œuvre de Nelligan enfoncent irrémédiablement l'auteur vers ce que Wycsynski appelle la *hantise du noir*, comme en témoignent de nombreuses compositions poétiques du jeune poète. Ce langage ne signifierait rien en soi, s'il ne renvoyait tout aussi clairement à la vérité simple et pure de l'attirance du jeune membre de l'École littéraire de Montréal pour l'atmosphère funéraire:

Par des temps de brouillard, du vent froid et de la pluie,  
Quand l'azur a vêtu comme un manteau de suie,

Fête des anges noirs! dans l'après-midi, tard  
 Comme il est douloureux de voir un corbillard,  
 Traîné par de chevaux funèbres, en automne,  
 S'en aller cahotant au chemin monotone  
 Là-bas vers quelque gris cimetière perdu,  
 Qui lui-même comme un grand mort gît étendu!  
 L'on salue, et l'on est pensif au son des cloches  
 Élégiquement dénonçant les approches  
 D'un après-midi tel aux rêves du trépas.  
 Alors nous croyons voir, ralentissant le pas,  
 A travers des jardins rouillés de feuilles mortes,  
 Pendant que le vent tord des crêpes à nos portes,  
 Sortir de nos maisons comme des cœurs en deuil,  
 Notre propre cadavre enclos dans le cercueil.

E. Nelligan. *Le Corbillard*.

Ce poème et tant d'autres révèlent chez Nelligan une nette tendance vers une attitude illustrant un esprit torturé, comme si l'auteur était la proie d'un désir inéluctable de plonger dans le désespoir. Les textes ne font que porter la trace de sa souffrance. Wycsynki signale que «chez Nelligan, l'inquiétude est alimentée surtout par le sentiment de la mort indissolublement liée à son thème préféré, celui de la fuite du temps. Par la mort, Nelligan n'entend donc pas uniquement le moment de l'agonie, mais aussi la présence d'une loi qui détermine le sort des berceaux et des fleurs. Il en souffre jusqu'à l'hallucination. Il se voit porté sans relâche, navire ballotté par le temps, vers cette «vierge noire» aux charmes de sirène qui se laisse voluptueusement poursuivre comme un horizon trompeur. L'attrance du noir est irrésistible.» (WYCZYNSKI, 1960: 206).

Selon Wyczynski, la hantise du noir, qui aboutit ainsi au dénouement fatal, n'est que l'évolution d'un sentiment greffé sur des circonstances d'ordre psychique et littéraire. A l'origine, se trouvent la simple tristesse et incertitude de l'adolescent, inquiétude inspirée par les notions de passé et d'avenir. Peu à peu, le temps qui fuit et l'idéal qui se révèle inaccessible, transforment la tristesse en mélancolie; celle-ci engendre l'ennui de vivre et finit en névrose. Mais ne peut-on penser avec Arnaud Tellier que la dimension curative de l'écriture trouve ses limites et contradictions? (TELLIER, 1998: 6). Il faudrait aussi s'interroger sur la motivation profonde de son écriture: Raison ou sentiment. Crainte de devenir fou? Comme ce fut le cas pour G. Bataille? Ou écrivait-il en proie à un dérèglement majeur?

Toutes les études sur l'artiste montréalais, montrent un Nelligan, placé dès l'enfance au seuil de la déchirure, des contradictions entre son désir de transcender avec sa poésie et une sorte d'autoflagellation dans l'isolement, entre l'énergie de sa jeunesse et un malaise de vivre. Méprisé par son père et placé en soumission avec sa mère, cette enfance sera marquée par le signe de la frustration

et sans doute, c'est à ce moment qu'il exprimera à travers sa poésie. Comme Rimbaud, il exprime que la vie est absente, que l'amour est à réinventer et que la poésie est son arme de combat en même temps que son seul espoir de changer de vie. C'est grâce à ce constat qu'une grande partie de sa poésie est empruntée à son univers de l'enfance, transfiguré par le regard de l'adulte qu'il voulait être. «*Clavier d'antan*», «*Sérénade triste*», «*la fuite de l'enfance*» et «*Le jardin d'Antan*» apparaissent dans l'itinéraire poétique de Nelligan comme la toile de fond où il veut ancrer son enfance. En même temps le poète y trouve un lieu sécurisant qui par la suite fera entrer Nelligan dans un sentiment d'extrême solitude assimilée poétiquement à l'état de naufragé.

Nelligan sera hanté par le double thème du vaisseau et du naufrage comme le signalent ces compositions «*Fuite de l'enfance*», «*Jardin sentimental*», «*Ténèbres*», «*Potiche*», «*Bouquet macabre*», «*Tristesse blanche*»...

Cet homme isolé, est celui que Pierre Nepveu, désigne comme l'homme en exil. En effet, Nelligan et toute la constellation des poètes de sa génération semblent fonder leur poésie sur l'absence comme l'explique aussi Pierre de Grandpré: "Nelligan entrera, lui aussi dans un long exil, mais intérieur, celui des 42 années de réclusion [...]. Nelligan entre donc dans le silence et se laisse sombrer dans l'abîme du rêve, comme Nerval, comme Crémazie en exil notant, une demi-siècle plutôt. «Le rêve prend dans ma vie une place de plus en plus large» Pour Nelligan, second des poètes maudits du Canada français, ce retranchement est total." (GRANDPRE, 1968: 43). Pour Nepveu, le terme d'«exil» permet une circulation métaphorique du discours, ouvrant un passage qui débouche sur la folie. Nepveu précise: "A travers Nelligan, Crémazie se trouve ainsi rétroactivement contaminé par cette folie: lui aussi, poète exilé, a sombré dans «l'abîme du rêve». La spécificité québécoise se voit en même temps inscrite dans une aire plus large celle d'une modernité post-romantique qui produit l'aliénation des poètes. L'étrangeté, l'absence à soi-même sont élevés à la hauteur d'un archétype. Le pathétique atteint au sublime." (NEPVEU, 1988: 52).

Nous reviendrons prochainement, dans un projet plus large, sur cette problématique de la littérature québécoise. Comme beaucoup de critiques l'affirment, le discours sur l'exil fonde le sens historique de la nouvelle littérature québécoise.

### **Ambiguïté pour un art intègre.**

L'été vieillissant te gerçait d'un plaisir monotone,  
 Nous méprisions l'ivresse imparfaite de vivre.  
 Plutôt le lierre, disais-tu, l'attachement du lierre  
 Aux pierres de sa nuit: présence sans issue, visage sans racine.  
 Dernière vitre heureuse que l'ongle solaire déchire,  
 Plutôt dans la montagne ce village où mourir».

Ives Bonnefoy. *L'Improbable*.

Comme Ives Bonnefoy, pour Nelligan l'expérience initiale de l'homme est celle de la privation intérieure. Il veut percer la surface des apparences et atteindre l'être authentique et absolu. Mais le résultat est néfaste puisqu'il se heurte à un manque de plénitude. Au lieu de se jeter hors de soi, en dehors de lui-même, il se projette dans l'angoisse de l'ineffable. Pour Bonnefoy, *une feuille de lierre*, indique une présence, une sorte de continuation perpétuelle de la vie. Le *grand vaisseau d'Or* de Nelligan marque le trouble, retraçant les chemins de la mort, de quelque chose d'absent. Par cet élément dans l'absence, sa quête est similaire à celle de Rimbaud, comme Bonnefoy nous l'a décrite: Rimbaud a eu l'intuition d'une participation souhaitable à une vraie vie aujourd'hui absente, dans un allant et une confiance qu'il a nommé l'amour et qu'il identifie à la foi, avant d'ajouter: "Rimbaud est le poète qui se sent comme en exil, en dehors du lieu où il voudrait être, cherchant à faire ce voyage vers l'au-delà, à arriver à l'inconnu".

Nelligan incarne plusieurs figures, il est un être multiple dans la douleur et la tristesse. Il sent en lui s'évanouir toutes les possibilités d'autres existences simultanées. Il est *le rêveur qui passe*, il est aussi *l'âme angélique*, *le violon brisé*, *le navire*... L'écriture nelliganienne est faite de destruction sous forme de déchirure ou de fissure, cette destruction se fait par la mort ou par l'anéantissement de la vie. Dans ces figures que le poète incarne, elles manifestent de manière frappante l'acte de la mort placé ou bien dans le vide et le désespoir:

Que m'importent l'amour la plèbe et les tocsins?  
Car il me faut, à moi des annales d'artiste;  
Car je veux, aux accords d'étranges clavecins,  
Me noyer dans la paix d'une existence triste  
Et voir se dérouler mes ennuis assassins,  
Dans le prélude où chante une âme symphoniste»

*Musiques funèbres.*

ou bien dans une sorte d'exaltation et même une sensation de plénitude:

Je surgirai mal mort dans un vertige fou  
Pour murmurer tout bas des musiques aux Anges  
Afin de retourner et mourir dans mon trou»

*Prélude triste.*

Ne serait-ce donc pas pour Nelligan la recherche avec la mort, comme pour Bonnefoy, *d'un corps purifié*? Ainsi ces expériences poétiques de la mort sont des tentatives pour détruire ce qui n'est que finitude, pour atteindre et pour affirmer, par la poésie, la présence authentique. Il faut que l'expérience quotidienne et

fugace disparaisse pour que se dévoile la vie. Transformation qui s'opère, dans l'ambivalence nelligianienne, par la mort.

Et voici enfin, le rapport définitif de cette quête du jeune poète. Nelligan comme le Phénix, franchi la mort pour s'élever dans une éternité de présence. Pourtant ce que nous constatons c'est que seul le mythe du personnage s'élève vers cette perpétuité, abandonnant l'enfant dans une maison de retraite.

L'œuvre de Nelligan serait par excellence celle qui se met en scène elle-même, produisant comme l'indique Jacques Michon, un double fond, un espace, un jeu une différence qui appelle la complicité entre lecteur et narrateur, narrateur et acteur, énoncé et énonciation. Ainsi pour Michon, "repérer dans l'œuvre de Nelligan les moments où celui-ci se dédouble en méta-récit, ce sera retrouver, entre autres, la légende, l'histoire qui le traverse et se tisse à même les multiples variantes qui constituent les poèmes pris isolément." (MICHON, 1983: 33).

Tous les auteurs qui se sont occupés de l'œuvre de Nelligan ont mis l'accent sur le subjectivisme prononcé du jeune poète, au point d'être qualifié pour Wyczynski, comme *le trait dominant de sa créativité*. La manifestation concrète de cette subjectivité est concentrée sous le coup d'un état de souffrance, d'une confrontation brutale avec le réel, et la recherche d'un refuge dans l'écriture pour émerger/lutter dans un environnement défavorable.

Il en résulte que la poésie de Nelligan plonge dans le rêve. Dans cette évolution Nelligan devient le rêve de lui-même car ce qui est présent, c'est son jeu créateur où tout devient métamorphose et recherche identitaire ou, comme dirait Wyczynski, *extase et délire!* (WYCZYNSKI, 1977: 27).

Ici sondons nos cœurs pavés de désespoirs!  
Sous les arbres cambrant leurs massifs torses noirs  
Nous avons les Regrets pour mystérieux hôtes.

E. Nelligan. *Fuite de l'enfance*.

### Itinéraire.

Les quatre étapes du Vaisseau d'or de Nelligan nous signalent l'évolution du poème vers cette recherche identitaire. Le poète incarne le navire démesuré et errant dans l'énigme infinie. Ce navire lointain représente l'énigme éternelle de l'homme, le néant qui participe à l'abîme du poète. La Cypirine d'amour comme la magicienne que rencontre Ulysse, murmure la femme, mais le navire s'approche du naufrage.

C'était un grand vaisseau taillé dans l'or massif.  
Ses mats touchaient l'azur, sur des mers inconnues;  
La Cypirine d'amour, chevaux épars, chairs nues  
S'étalait à sa proue, au soleil excessif



La deuxième strophe du vaisseau d'or correspond au naufrage. Elle met l'accent sur le drame intérieur du poète qui se lance *Aux profondeurs du Gouffre*. Le moment fondateur de la folie est signalé irrémédiablement ici par la descente définitive vers la claustration et l'exil sans retour du poète.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil  
Dans l'océan trompeur où chantait la sirène  
Et le naufrage horrible inclina sa carène  
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Dans la troisième strophe du poème tout est consommé, il n'en reste rien du grand navire. Les grands trésors sont prisonniers, la parole est prisonnière elle est allée habiter la névrose et tout baigne maintenant dans le dégoût et la haine. Le poète s'enfonce dans son angoisse intime.

Ce fut un Vaisseau d'Or, dont les flancs diaphanes  
Révélaient des trésors que les marins profanes,  
Dégoût, haine et névrose ont entre eux disputés.

Finalement dans la quatrième strophe du poème, le poète déplace la tempête vers sa propre humanité, ce jeu identitaire l'engouffre dans l'abîme. Ce suicide du poète est son échappatoire. Acte libérateur de toutes les contingences de la réalité et construction soignée d'une identité poétique s'entremêlent pour favoriser l'autonomie d'une œuvre.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?  
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté?  
Hélas! il a sombre dans l'abîme du rêve.

La poésie de Nelligan, à l'image de sa vie, intégrera toutes les ambiguïtés, les juxtaposant jusqu'à en faire un des éléments essentiels de sa recherche poétique. C'est par l'acte poétique que Nelligan cherchera à trouver accès à l'être. C'est donc dans la poésie où il porte tout son espoir. Le problème qu'il rencontre est que son langage poétique ne saurait explicitement dire la substance de l'être, il ne fera que l'évoquer. Pour cela même, il s'expose au danger de se perdre dans un monde intemporel. Et il semble que Nelligan aspire à cet idéal.

C'est dans cette spirale que s'exprime son ambiguïté. Sa poésie est le témoignage de cette manifestation tâtonnante, double vertige de l'art et la folie. Comme Rimbaud, le poète va jouer *de bons tours à la folie*, et le résultat de ce placement complice dans cette corde ambiguë, nous le connaissons déjà. Dans ce vertige il devient otage de la folie.

J'écoute en moi des voix funèbres  
Clamer transcendantement,

Quand sur un motif allemand  
Se rythment ces marches célèbres.

Au frison fou de mes vertèbres  
Si je sanglote éperdument,  
C'est que j'entends des voix funèbres  
Clamer transcendentement

Tel un troupeau spectral de zèbres  
Mon rêve rôde étrangement;  
Qu'en moi toujours, dans mes ténèbres,

J'entends geindre des voix funèbres.  
E. Nelligan. *Marches funèbres*

Dans le cas de Nelligan, il est strictement inconcevable de séparer l'œuvre de la destinée tragique de l'écrivain. Les liens entre écriture et destin du poète sont en parfaite circulation. Toute valeur, toute indication poétique suppose donc un déplacement vers l'homme de toutes les urgences, délires et détours que fut Nelligan. S'il chante à Baudelaire, c'est un signe de son intérêt de tenter d'éprouver un voyage avec celui qu'il considérait son maître. Tout procède d'une rencontre, d'un désir de s'inscrire dans les lieux de la poésie. Acte suicidaire pour Nelligan, car il était exposé aux agressions des intempéries de toute sorte de son époque. Pourtant, il a inauguré une voie nouvelle pour la poésie au Québec. R. de Roquebrune dès 1918, profile le portrait de l'initiateur d'une poésie moderne au Québec: "Nelligan est vraiment le premier jet vers la beauté d'une race enfermée dans le souci trop exclusif du bien-être. Nelligan est une revanche et un enseignement. A cause de lui, il devient difficile à de certains gens de n'avoir pas un peu honte. L'argent, enfin, se révèle n'être pas tout dans le Nouveau-Monde. L'Amérique n'est plus la proie des conquérants et des agioteurs; Pizarre et Rockefeller ne sont plus de très grands noms depuis que Poe, qu'Emerson et que Walt Whitman ont vécu. Le Canada, de même que les Etats-Unis, a enfin franchi l'ère stupide et barbare des colonisations et il est entré dans la civilisation parce qu'un poète a pu naître sur son sol et perpétrer quelques rêves." (DE ROQUEBRUNE, 1918: 7).

## **Conclusion.**

Au-delà du mythe du poète, la présence d'Emile Nelligan dans la littérature québécoise est un fait incontestable. Il s'est employé, pendant ses quatre ans de travail littéraire, à la recherche d'un nouveau langage pour la poésie. La démarche nelligianienne se rapproche de celle de Rimbaud d'abord par les choix

qu'ils font, dès le plus jeune âge, de devenir poètes. Choix ambitieux, effort humain et douloureux. Et ensuite, par la richesse que l'on peut trouver dans l'ambivalence où leurs œuvres trouvent son vivant.

Nelligan renonce à son bonheur intime, pour nous montrer que quelque part ailleurs, il reste un univers où l'on peut retrouver la «vraie vie». Cette utopie est possible grâce à la poésie illuminée d'un adolescent en proie à la névrose.

Pourtant, le poète est seul dans l'utopie et prend conscience de sa solitude dans le monde et de son attitude irréaliste devant la vie. Il voit son rêve se diriger vers l'abîme de ses propres souffrances où paradoxalement il faut reconnaître l'image originaire de son message poétique.

Les poèmes de Nelligan puisent leurs ressources dans un réservoir d'images pour la plupart héritées de la poésie française. De ce fait, son Je poétique est en identification avec ce qu'il a pu assimiler des démarches parnassiennes, romantiques et symbolistes.

Le siècle de l'identité nelliganienne reste dans l'expérience de la poésie, rien d'autre, rien de plus. Expérience modèle pour ce qui viendra s'écrire au Québec. Ce n'est pas un hasard si, comme le souligne Daniel Leuwers (2002: 78), Louise Blouin, écrivaine québécoise d'aujourd'hui, se réclame de sa filiation nelliganienne. Ceci, bien évidemment, dans une perspective renouvelée dont plusieurs champs restent à explorer pour mieux saisir le Québec littéraire contemporain.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- BAUDELAIRE, Ch. (s. a.): *Les Fleurs du mal*. Paris: Les belles éditions.
- BEAUDOIN, R. (1997): *Une étude des poésies d'Emile Nelligan*. Montréal: Boréal.
- BEAUSOLEIL, C. (1999): *Émile Nelligan et le temps*. Montréal: Nuit Blanche.
- BENOIST-BRUNEAU, A. (2000): *Emile Nelligan et la postérité*. Paris: Université Paris 3.
- BONNEFOY, I. (1959): *L'Improbable*. Paris: Mercure.
- COURTEAU, B. (1986): *Nelligan n'était pas fou*. Montréal: Louise Courteau éditrice.
- LEUWERS, D. (2002): "Deux voix du Québec". *Poésie/Première*, 22, 77-89.
- MICHON, J. (1983): *Emile Nelligan, les racines du rêve*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- NELLIGAN, E. (1998): *Poésies complètes*. Introduction de Louis Dantin. Paris: Editions de la Table Ronde. Collection la Petite Vermillon.

- NELLIGAN, E. (1952): *Poésies complètes*. Texte établi et annoté par Luc Lacourcière. Ottawa: Collection Nénuphar. Fides.
- NEPVEU, P. (1988): *L'écologie du réel, Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal: Boréal.
- RIMBAUD, A. (1998): *Poésies complètes*. Paris: Le livre de poche.
- ROQUEBRUNE, R. de (1918): "Hommage à Nelligan". *Le Nigog*. Montréal: Le Nigog, vol. 1, fasc. 7.
- TELLIER, A. (1998): *Expériences traumatiques et écriture*. Paris: Anthropos.
- WYCZYNSKI, P. (1960): *Emile Nelligan, sources et originalité de son œuvre*. Ottawa: Université d'Ottawa.
- WYCZYNSKI, P. (1977): "Nelligan devant la critique". *Le Québec français*. Mars, 25.